

**LA PULSION DE LIRE DANS LES *PETITS TRAITÉS*
DE PASCAL QUIGNARD**

Irena Kristeva
Université de Sofia „Saint Clément d’Ohrid“

**THE READING DRIVE IN PASCAL QUIGNARD’S
*LITTLE TREATISES***

Irena Kristeva
Sofia University St. Kliment Ohridski

This article discusses the confrontation operated by Pascal Quignard in his *Little Treatises* between some aspects of the Roman way of reading and the ins and outs of modern reading, which is above all a form of instruction or an object of desire. I intend to reveal this particular treatment of reading on three points, namely the reading body, the silent reading and reading as a solitary activity.

Key words: desire, drive, exaltation, reading, reflection

La lecture fut une forme de pensée pour les lettrés romains. Or, si leurs œuvres proposaient rarement des idées originales, elles reprenaient volontiers les sujets de réflexion, proposés par l’Antiquité grecque. Ainsi, les Romains s’inspiraient de l’héritage hellénistique pour s’adonner à l’imitation, à la spéculation et à l’interprétation de l’*eidos*. Bref, ils offraient un bon exemple de lecture intériorisée.

Pascal Quignard réactualise dans les *Petits traités* certains aspects de cette façon de lire. Il y confronte notamment la nature pulsionnelle de cet ancien exercice de l’esprit, présenté dans son interaction avec la solitude, le silence, l’absence, la mort, le désir (désir de savoir, désir sexuel), avec les tenants et les aboutissants de la conception moderne de la lecture qui reste avant tout une forme d’instruction chez Rousseau ou un objet de désir chez Proust. Et ceci, en ne manquant pas de souligner qu’aussi bien dans le premier que dans le deuxième cas la lecture est une source de plaisir.

Le passe-temps préféré des intellectuels romains qui accompagnait leur activité quotidienne, comme l’atteste Pline l’Ancien, et avait contribué

à l'épanouissement de la rhétorique, dont témoigne Cicéron, a laissé son empreinte sur l'expressivité littéraire quignardienne. Les *Petits traités* présentent la lecture sous des angles et des focalisations variés en apportant toujours quelque précision subtile ou quelque nouveau détail. La *pulsion de lire* s'y fait repérer à travers deux procédés rhétoriques : d'un côté, les citations et les commentaires concernant la lecture ; et de l'autre, les spéculations et les réflexions sur l'essence même de cette pratique mentale. Ainsi, je vais essayer de développer ce sujet en trois temps, en m'arrêtant successivement sur le corps lisant, la lecture silencieuse et la lecture en tant qu'activité solitaire.

La dynamique du corps lisant

„Celui qui lit se rencoquille. D'abord il se met en boule. Et dans la lecture il récapitule ses jours. [...] C'est une personne acariâtre que tout hérisse et qui retrouve spontanément la formation de combat préférée des anciens Romains.“ (Quignard 1997c: 169)

La lecture mobilise les yeux et les oreilles, les lèvres et la gorge. Elle affecte le corps entier du lecteur où elle se réfléchit. « Ré-fléchir – explique Quignard dans ses entretiens – dit bien ce mouvement, cet esprit d'escalier, cette torsion du corps qui naît, qui lit, qui médite, qui rêve... » (Lapeyre-Desmaison 2001: 76). La lecture entre en rapport spéculaire avec le corps, qui relève en tant que tel de l'ordre de l'imaginaire. Opposée à l'élan de l'envol, à l'«esprit d'escalier», l'envie de pelotonnement qu'elle déclenche fait retourner le sujet lisant dans la position défensive de l'embryon blotti dans l'utérus maternel. Ce mouvement, le même qu'on observe dans le sommeil et le rêve, hantés eux aussi par la nostalgie de la *domus* maternelle, devient le symptôme de l'enfermement dans la lecture.

Cette position « foetale » implique une métaphysique du retour aux entrailles maternelles. La lecture fait revenir le corps à ses origines humaines ou artistiques: le corps lisant arrive à reconnaître aussi bien le père qui l'a engendré que les ancêtres littéraires qui l'ont généré. Il faudrait préciser pourtant que l'interprétation quignardienne de ce désir de retour au sein maternel, manifesté dans la position prénatale retrouvée, est exempte de toute allusion à sa considération lacanienne comme un fantasme d'impuissance.

La posture du lecteur renvoie d'ailleurs à l'image du hérisson. Quand il est attaqué, ce petit animal « déchiqueté », solitaire et silencieux se roule en boule. Il se clôt pour se défendre, mais aussi pour attaquer. Cette

posture évoque l'idée du combat potentiel qui se déroule dans l'acte de lire. Il s'agit, bien entendu, d'un combat purement intellectuel et imaginaire, étant donné que l'adversaire (l'auteur) n'est pas présent au moment de la lecture.

Le corps recroquevillé décèle donc une certaine agressivité. La position de repli peut signifier une retraite volontaire avant le passage à l'acte. Mais elle peut se révéler aussi le symptôme d'une souffrance physique ou psychique, passagère ou persistante. La lecture fait souffrir. Elle renforce les peines corporelles exigées *a priori* par le verbe. Ainsi, l'image du corps lisant tourmenté et tordu traverse les pensées de Quignard : « Ecrire, lire, – écrit-il – redoublent le sacrifice alors. Tâchant à une mue contraire à la métamorphose première du corps dans la lettre » (Quignard 1997b: 51).

Partant du présupposé que la torture infligée au corps par la lecture s'accomplit silencieusement, l'écrivain présume l'existence de trois conditions à la pratique de la lecture individuelle. Il s'agit des conditions que sainte Thérèse d'Avila retenait indispensables à l'*arrobamiento* : l'immobilité, le silence et la solitude. Or, si l'*arrobamiento* représente l'extase « corporelle », la littérature serait « l'extase du langage et la lecture – « un retour au langage invisible » (Quignard 1993: 34)¹. Et bien que la lecture en tant qu'exaltation n'entraîne pas nécessairement la sortie de soi extatique, Pascal Quignard la place dans un cadre pareil à celui de l'extase.

A partir de l'étymologie du mot, on pourrait définir l'extase comme la sortie de la *stasis*. L'extase signifie donc la perte de l'équilibre et désigne soit l'état de la personne qui sort de soi et du monde sensible (tel est le cas de l'extase mystique) soit l'état de jouissance déclenché par une joie ou une admiration qui absorbe tout autre sentiment (tel est le cas de l'extase néo-platonicienne). L'exaltation, de son côté, qui veut dire l'élévation (l'élévation de la Croix d'abord, la glorification après, et finalement l'excitation intellectuelle), se caractérise par une forte concentration et intensification de l'énergie qui ne mènent pas pour autant à la sortie « hors de soi ». Ce côté non maîtrisable de l'excitation, qui suppose la présence d'un élément érotique, permet de prétendre que l'exaltation relève de la pulsion. Ainsi, l'extase présume une transgression par le simple fait d'être un hors de soi, alors que l'exaltation aboutit à un agrandissement, à un élargissement du soi par « l'absorption » des choses

¹ L'écrivain reprend la même idée dans le traité «Liber»: «L'invisibilité est la marque de la lecture» (Quignard 1997b: 434).

lues. Quand l'esprit s'occupe à lire et s'étend grâce à l'appropriation des choses lues, le corps arrête son mouvement.

Cette réaction corporelle rappelle l'effet du regard stupéfiant. Elle justifie la vision de la lecture comme une espèce de « regard de Méduse », mortifiant le corps humain sans forcément le tuer. Ainsi, « l'acte de lecture peut passer pour une des formes de neutralisation de sa puissance [celle du *logos*]... Méduser le langage, c'est d'abord le pétrifier sous la forme d'un livre, puis le lier et l'explorer par la lecture » (Lapeyre-Desmaison 2006: 280). Pascal Quignard affronte ainsi cette double pétrification qui a lieu lors de la lecture, celle du langage figé en livre et celle du lecteur immobilisé par la lecture du livre :

„Le corps plongé dans l'embarras, la gorge nouée, la face asservie de terreur. Le silence (le livre). La lecture les membres immobilisés dans une sorte d'accablement de la mort.“ (Quignard 1997b: 96)

La lecture fait pénétrer dans le visible, mais peut conduire bien au-delà de ce qu'on voit et introduire dans le monde opaque de l'invisible. La présence invisible de l'auteur, absent au moment de la lecture, joue le rôle du tiers inclus dans la relation triangulaire auteur-œuvre-lecteur. Le regard lisant fait converger deux désirs : le désir de voir et le désir de savoir. Il rend possible la parution de ce que Merleau-Ponty appelait « un visible à la deuxième puissance, essence charnelle ou icône du premier. Ce n'est pas un double affaibli, un trompe l'œil, une autre chose » (Merleau-Ponty 1985: 22).

Le lecteur, pareil à l'enfant du stade du miroir dont parlaient Daniel Lagache et Jacques Lacan, cherche sans cesse la confirmation muette de ses hypothèses de lecture de la part de la présence invisible, la complicité idéologique du *daimon*, ce double protecteur et rassurant :

„Les modernes appellent « gardien narcissique » le double qui vient rassurer l'enfant qui se contemple dans un miroir pour la première fois. C'est le *genius* romain, c'est l'*angelos* grec qui permet d'approuver le reflet personnel. C'est « l'ange gardien » du miroir et c'est « le bon génie » du corps.“ (Quignard 1994: 272-273)

Cette conception quignardienne du double diffère de l'informe primitif, le *kha*, le suppôt d'Antonin Artaud, et oriente vers une force invisible, certainement archaïque, à savoir vers l'ange gardien. Le regard devient dans sa logique la suppléance du miroir, le premier lieu de rencontre de la lecture et de l'écriture. Il concentre, en outre, toutes sortes

de tensions dissimulées dans l'acte d'écrire qui demandent à être actualisées par l'acte de lire. Ces potentialités ambivalentes sont résolues par la clé lacanienne de l'*agalma*². En effet, on écrit poussé par le désir de s'exhiber, de s'exposer au regard de l'autre pour lui plaire. Mais tandis que l'acte d'écriture implique la séduction, l'acte de lecture conduit vers la jouissance. Encore faut-il rappeler le leitmotiv quignardien : « Ecrire désire. Lire jouit » (Quignard 1994: 263).

La ruée vers les livres signale donc une pulsion scopique. Se mouvant du visible vers l'invisible, le regard lisant achemine vers un horizon imaginaire qui fait échapper au monde réel et dirige vers l'« autre monde ». Il en résulte une définition polyvalente de la lecture : d'abord, « un état limite très ancien » qui rend possible la sortie de soi, donc un état extatique ; ensuite, « une curiosité sexuelle intense » ainsi qu'« une activité de recherche active » qui vise la décomposition sociale ; et finalement, « une régression très étrange à l'état de l'audition avant la voix » (Lapeyre-Desmaison 2001: 71-72). Pascal Quignard assigne, en outre, trois objectifs à l'exercice de la lecture : se désolidariser du groupe, se récupérer soi-même, essayer de comprendre l'incompréhensible.

La lecture silencieuse

„Qui lit se tait.

Le lecteur mange avec les yeux. Le lecteur mâche avec ses oreilles.“
(Quignard 1997a: 184)

Par la pâture spirituelle qu'elle offre, la lecture pourvoit à tous les besoins de l'homme et peut satisfaire même les nécessités les plus physiques. D'une part, elle « est plus une fusion qu'une relation entre deux identités » (Lapeyre-Desmaison 2001: 75) : l'auteur et le lecteur. De l'autre, il existe une lecture particulière qui rapporte l'un à l'autre le désir de lire et le désir de silence. Il s'agit de la *lecture ambrosienne*, du nom de saint Ambroise, l'évêque de Milan, le maître spirituel de saint Augustin. En effet, c'est à ce dernier que nous devons la première description de lecture muette. La surprise et la fascination démesurées d'Augustin

² Dans *Le séminaire VIII. Le transfert*, Lacan reprend le mot *agalma* du *Banquet* de Platon pour lui donner une signification analytique. Pour Alcibiade, Socrate ressemble au silène qui contient à l'intérieur des simulacres divins : des *agalmata*. L'*agalma* représente pour Lacan l'objet du désir (*objet petit a*) qu'on ne perçoit pas dans une image, mais qui la rend désirable.

d'Hippone étaient compréhensibles à une époque où des esclaves lisaient toujours à haute voix les ouvrages destinés aux lettrés romains.

Or, la question majeure que pose cet épisode des *Confessions* est la suivante : pourquoi saint Augustin est-il sidéré à ce point? Et la réponse de Quignard : sa stupeur est provoquée par une sorte de révolution microscopique, produite par le changement du mode de lire, aussi surprenante que celle de l'invention de l'imprimerie de Gutenberg ou de l'ordinateur à notre époque.

L'auteur des *Petits traités* reprend donc la scène de la lecture ambrosienne pour en extirper le sens de la révolution silencieuse opérée dans les pratiques littéraires et ceci d'une manière qui n'a rien à voir avec la trivialité du paradigme progressiste. La lecture silencieuse devient le point qui noue *la faculté d'intérioriser la lecture* mettant en valeur le rapport « privé » au livre, sans cesse souligné par l'écrivain à travers les lieux de lecture (maison, cabinet, rive de rivière), et *la faculté d'ouïr l'invisible* grâce à cette introjection. Bref, l'expérience de saint Ambroise transforme la lecture en un exercice solitaire et silencieux. Par conséquent, le lecteur échappe à la contrainte de recourir à la médiation d'un tiers pour savourer le plaisir de lire : il « peut enfin établir une relation illimitée avec les livres et les mots » (Manguel 1998: 70).

Pascal Quignard remarque toutefois que la lecture silencieuse était connue bien avant saint Ambroise. Dans le traité « Un petit tas de sel réservé aux bœufs morts » il fait présider « la collection traditionnelle et émerveillée des lecteurs-qui-ne-meuvent-pas-leurs-lèvres-en-lisant » (Quignard 1997c: 15) par un Dionysos *autositos*³, travesti en femme, lisant pour soi, sorti de la version caricaturale du lecteur silencieux présentée dans les *Grenouilles* d'Aristophane. Mais sans s'attarder beaucoup sur cette image ridiculisante, il poursuit l'évolution que l'attitude vis-à-vis de la lecture pour soi subit au cours des siècles. Objet de dérision dans l'Antiquité, elle s'impose depuis saint Ambroise comme la norme des temps modernes :

„A partir de l'époque impériale l'initiation spirituelle cessa d'être collective. La lecture muette, solitaire, attentive, et la méditation particulière qui l'accompagne, l'emprise du texte et le bourdon intérieur 1. retenu, 2. ruminé, 3. avalé, 4. refoulé et enfoui, se développèrent. Relais passés tout d'abord avec l'autorité de la voix, puis dans le chuchotement, enfin dans le silence“ (Quignard 1997c: 16).

³ Qui se procure lui-même la nourriture.

La lecture muette constitue donc un rite qui marque d'abord le passage d'un état à un autre : celui de l'adolescent vers celui de l'homme adulte ou bien celui du lecteur assisté vers le lecteur autonome, ou encore celui du lecteur janséniste vers le lecteur victorien lisant en cachette des textes interdits. Mais cet acte d'intériorisation, accompagné d'un murmure insolite, incarne aussi le retour aux origines. Cette espèce de « bourdon intérieur » qui se déchaîne dans les entrailles du lecteur et cherche son explosion sonore, peut être identifié au *tarabust* : le bruit archaïque et obsessionnel qui accompagne l'homme durant toute sa vie, voire qui précède son arrivée au monde. D'autant plus qu'étymologiquement parlant, le murmure signifie déjà ce qui relève du naturel ou ce qui l'imité : par exemple, les cris des animaux, le bruit de la mer, le son des instruments de musique.

Le cri étouffé peut s'avérer aussi le symptôme du désir de lire : « Une envie de hurler hante la lecture ambrosienne. Un tigre caché guette, en requoy, dans le corps recroquevillé et ineffable du lecteur victorien (Quignard 1997c: 223) ». Ainsi, l'auteur des *Petits traités* attire l'attention sur les différentes appellations données à la lecture pour soi au cours des siècles. Saint Augustin forge le concept de *lecture ambrosienne*. Aymar Hennequin, le premier évêque de Rennes, propose celui de *lecture à requoy* qui signifie « à part soi, en cachette » et met en évidence le rapport entre la lecture et les natures mortes que les maîtres flamands désignaient comme « vies immobiles » et les Français comme « vies coyées ». Pour ne pas parler des appellations plus modernes comme *lecture muette* et *lecture silencieuse*.

La culture classique présuppose la socialisation du *logos* et le principe contemplatif de *theorein*. La socialisation à travers la communication, la parole et l'écoute vise à expliquer à son tour l'oralité de la lecture classique. Par contre, l'écriture et les lettres acquièrent une importance capitale dans la lecture silencieuse. Ainsi, la stupeur d'Augustin est provoquée d'une part, par la présence du secret dans le geste de la lecture ambrosienne, et d'autre part, par le passage du *logos* extérieur déclaratif du témoin vers le *logos* taciturne secret du cœur.

Conscient des divergences de la lecture silencieuse et de la lecture à haute voix, Pascal Quignard les oppose explicitement :

„1. Ecrire muettement, lire muettement sont vraisemblablement des comportements qui sont conjoints.

2. Lire oralement est lui-même voué à une *scriptio* tacite corporelle qui se mime elle-même au sein de la *lectio*. La phonation elle-même dans ce sens a une

part silencieuse. [...] Toute lecture consiste dans la maîtrise de ce mystérieux discord entre ce qui est prononcé et ce qui est perçu, et entre ce qui est perçu et ce qui est conçu“ (Quignard 1997c: 216-217).

Certes, si la lecture « orale » est en partie silencieuse, la lecture muette suppose néanmoins une sonorité refoulée. Pour augmenter la crédibilité de ses affirmations, l'écrivain s'appuie sur des recherches littéraires ou linguistiques, anciennes ou contemporaines. D'abord, à Ovide qui avoue dans ses *Tristes* de ne pouvoir lire que grâce à la « voix dérobée » inventée par la lecture : « Et tacitus secum, ne quis malum audiat ». Ensuite, au clarinettiste hongrois Josef Balogh qui relève dans sa thèse *Voces paginarum* l'existence de « l'idée d'une sédimentation phonique et acoustique au sein de la lecture ambrosienne. C'est sa grotte de Lascaux » (Quignard 1997c: 221-222). Et si Pascal Quignard fait émerger l'image de la grotte de Lascaux, c'est pour renforcer l'idée de la nature archaïque de la lecture silencieuse en tant que retour à une phonation et à une audition originaires.

Somme toute, il problématise le rapport entre la lecture muette et la lecture sonore dont l'opposition bute sur l'élément sauvage que contient la lecture « civilisée ». Pour soutenir son propos, il se réfère à deux auteurs notoires de l'Antiquité qui se dressent ouvertement contre l'usage normatif de la lecture à haute voix à Rome en désignant les conséquences néfastes : Horace qui met « en garde contre la lecture à haute voix qui a abouti à la disparition du théâtre antique et à sa division entre opéras et mimes » et Pétrone qui « se moque de la lecture à haute voix comme de vieilles mœurs de bêtes sauvages » (Ibid.). Or, il faudrait souligner que chez Quignard le sauvage, c'est-à-dire le dionysiaque, n'a pas de connotations négatives, mais désigne le retour à l'état naturel, originel. Voilà pourquoi il n'instaure jamais un rapport hiérarchique entre les deux types de lecture.

La lecture : une activité solitaire

„Le fait de se plonger dans cette étrange et longue et solitaire oisiveté, cette fuite, cette levée du temps, cette sorte de trou, de non-réel qui satellise et fascine leur semble la plus téméraire et la plus périlleuse des choses“ (Quignard 1997c: 26).

Ce passage renvoie sans aucun doute aux réflexions proustiennes de *Sur la lecture*. Quignard rejoint Proust sur deux plans : d'abord, au niveau de l'idée de la force désocialisante de la lecture ; et ensuite, à celui de la

conception de la lecture comme moyen d'échapper au contrôle social ou familial. La consigne « Lis et ne lis pas ! » résume l'absurdité contradictoire du geste de protection parentale qui incite à la lecture pour l'interdire immédiatement après. Aux yeux des parents, la lecture semble dangereuse parce qu'elle coupe les liens avec le monde réel, fait pénétrer dans un univers irréel et faux en tant que tel, verse dans une « inconscience temporelle », donne de la mauvaise nourriture, exhorte à la rébellion contre le monde des adultes et à la transgression de ses lois.

Faut-il rappeler que, pour Marcel Proust, lire un livre signifie lire le livre préféré, et que par conséquent, il établit un rapport indissoluble entre la préférence et la lecture. La prédilection se fonde sur l'altérité : on préfère toujours un autre objet, un objet différent, un objet nouveau, en l'occurrence un autre livre. Mais elle dissimule mal la difficulté à régler ses flux et ses puissances, puisqu'elle relève de l'ordre de la sublimation. Cette dernière peut déboucher sur une activité créatrice qui se réalise à force de mettre fin à la passivité originaire et d'interrompre la lecture : « Ce qu'il faut donc, c'est une intervention qui, tout en venant d'un autre, se produise au fond de nous-mêmes, c'est bien l'impulsion d'un autre esprit, mais reçue au sein de la solitude. [...] La seule discipline qui puisse exercer une influence favorable sur de tels esprits, c'est donc la lecture... Mais, là encore, la lecture n'agit qu'à la façon d'une incitation qui ne peut en rien se substituer à notre activité personnelle » (Proust 1979: 52).

Quignard, pour sa part, laisse la question ouverte :

„La littérature suppose la lecture. La littérature moderne suppose la lecture muette et individuelle. La lecture muette et individuelle suppose le retrait, la solitude et le silence. Le retrait, la solitude et le silence supposent une demeure relativement vaste (de la production et de la société) et supposent des livres que l'on peut soustraire à l'usage d'autrui (des livres d'une certaine manière privés, ou plus ou moins possédés individuellement)“ (Quignard 1997c: 28).

C'est bien évidemment une vision « bourgeoise » de la lecture. Le cadre des conditions optimales de la véritable lecture serait incomplet si on ne tient pas compte de la solitude qui s'ajoute au silence et à l'immobilité corporelle. Dans *Le sexe et l'effroi*, l'écrivain aborde la question par le biais de la définition de Suétone : « J'appelle solitude absolue une foule, pour grande qu'elle soit, d'hommes étrangers à l'étude des lettres », pour en prendre tout de suite les distances. Or, si pour Suétone la lecture manifeste une incompatibilité avec la solitude qui se résume à la pauvreté de l'âme, elle représente pour lui-même « la famille des seuls, des solus,

des absolus » (Quignard 1994: 226). La lecture est donc une activité qui aliène de la famille, de la communauté, du monde, voire de la parole. Mais paradoxalement, tout en s'isolant du monde, elle socialise par son exercice même et rattache le lisant au groupe de lecteurs.

L'individualisme et l'aliénation, deux traits distinctifs de l'homme moderne, se réfléchissent dans le mode de lire. Blaise Pascal avait déjà remarqué l'affinité de l'individualisme et de la lecture silencieuse que Pascal Quignard exploite en attribuant, en plus, à cette dernière une fonction de médiation : « Un pur « passage », dit Pascal. Un pur « transit ». [...] Donc je passe. Donec transeam » (Quignard 1997c: 88). L'écrivain contemporain considère le lecteur à la fois comme un « passant » de livre en livre et comme un « passeur » d'idées et de savoir.

Bref, pour des raisons aussi bien historiques et techniques (le capitalisme, la société industrielle ont rendu possible l'acquisition des livres à usage privé) qu'anthropologiques (l'homme est un animal prédateur voué à la solitude) l'homme contemporain est prédisposé à lire « seul et en silence ». D'autant plus que la littérature moderne impose la solitude. Cette anachorèse volontaire, mais en même temps angoissante par le mutisme où elle fait plonger, déclenche des réflexions très personnelles sur la lecture qui se généralisent et s'amplifient dans le traité « Chien de lisart » :

„La si curieuse expérience de la lecture n'appartient qu'aux circonstances qui ont procuré, selon certaines civilisations, selon certains siècles, à certains d'entre nous, 1. une voix tournée vers le silence, 2. l'usage de l'écriture et des livres pour nous maintenir dans ce désir, et dans l'oubli de ce désir, par la disposition si « autistique » et si curieuse – tournée vers soi, mais vers un soi hors de soi – de lire. D'être dans la langue seul et en silence“ (Quignard 1997c: 46).

L'acte de lire bascule ainsi dans un acte autistique et aliénant d'enfermement en soi. Symptôme de la curiosité intellectuelle, le désir de lire conduit, quant à lui, vers un état d'élévation ou d'excitation. Somme toute, la lecture est définie comme une exaltation plutôt que comme une extase, comme un transport plutôt que comme un passage. Cette double orientation s'explique par l'étrange cohabitation d'une impulsion centrifuge et d'une autre centripète.

Pascal Quignard se sert de l'évolution des techniques de lecture allant de la lecture assistée, pratiquée dans l'Antiquité, à la lecture ambrosienne, incarnant la façon de lire moderne, pour montrer le mécanisme de son interdépendance avec le mode de vie. Lieu de

convergence de plusieurs désirs (de lire, d'écrire, de savoir), cette activité suppose une répétition indéfinie et infinie d'instant et d'objets de lecture. Et s'il est incontestable qu'elle fait évader de la réalité, elle cherche néanmoins le repli sur soi et la sortie de soi par l'imaginaire.

Lors de la satisfaction de la curiosité intellectuelle qui pousse à la lecture se libère une énergie incontrôlable, similaire à celle de l'exaltation. Pulsions partielles, et donc fragmentaires, la *pulsion de lire* se caractérise par l'invincible passion de se laisser envahir par l'univers fictionnel des livres. Ceci permet à l'écrivain français de la situer dans l'entre-monde du réel et de l'imaginaire, de l'actuel et de l'antécédent, du visible et de l'invisible.

LITTÉRATURE

Lacan 1991: Lacan, J. *Le séminaire. Livre VIII. Le transfert*. Paris: Le Seuil, 1991.

Lapeyre-Desmaison 2001: Lapeyre-Desmaison, Ch. *Pascal Quignard le solitaire*. Paris: Flohic, 2001.

Lapeyre-Desmaison 2006: Lapeyre-Desmaison, Ch. *Mémoires de l'origine*. Paris: Galilée, 2006.

Manguel 1998: Manguel, A. *Une histoire de la lecture*. Arles: Actes Sud, 1998.

Merleau-Ponty 1985: Merleau-Ponty, M. *L'œil et l'esprit*. Paris: Gallimard, 1985.

Proust 1979: Proust, M. *Les hautes et fines esclaves du passé (Sur la lecture)*. Nantes: Le Temps Singulier, 1979.

Quignard 1993: Quignard, P. Petit traité sur les anges. // Apulée. *Le Démon de Socrate*. Paris: Payot/Rivages, 1993, 7 – 40.

Quignard 1994: Quignard, P. *Le sexe et l'effroi*. Paris: Gallimard, 1994.

Quignard 1997a: Quignard, P. *Rhétorique spéculative*. Paris: Gallimard, 1997.

Quignard 1997b: Quignard, P. *Petits traités I*. Paris: Gallimard, 1997.

Quignard 1997c: Quignard, P. *Petits traités II*. Paris: Gallimard, 1997.